

**POURAMA**

**POURAMA**

**GURSHAD**

**SHAHEMAN**



# ÉQUIPE

*Texte, conception et interprétation*  
Gurshad Shaheman

*Assistant mise en scène – pour Trade Me –*  
Anne-Sophie Popon

*Création sonore, enregistrement et mixage*  
Lucien Gaudion

*Coach mouvements*  
Olivier Muller

*Création lumières et direction technique*  
Aline Jobert

*Regard Dramaturgique*  
Youness Anzane

*Scénographie*  
Mathieu Lorry-Dupuy

*Assistant scénographie et fabrication décor*  
Julien Archieri

*Régie son*  
Jeremy Meysen

*Assistante scénographie*  
Ava Rastegar

# DURÉE

L'ensemble de la performance dure 4h30, découpé en 3 parties :

*Touch me* : 1h15 environ

*Taste Me* : 1h15

*Trade me* : 1h40

2 entractes : 2 x 10 minutes (maximum)

# MENTIONS

## *Production*

Festival Les Rencontres à l'échelle — Les Bancs Publics (Marseille)

## *Coproduction*

Pôle des arts de la Scène — Friche la Belle de Mai (Marseille)

La Ferme du Buisson — Scène Nationale de Marne-la-Vallée

Ce projet a bénéficié d'une résidence d'écriture au Bazis en Ariège.

Remerciements : festival ZOA (Paris), Sabrina Weldman

À partir de septembre 2017, Gurshad Shaheman est artiste associé au CDN Normandie-Rouen.

# CALENDRIER

18-19 mai 2018	CDN Orléans/Loiret/Centre	Orléans
13-14 mai 2018	Le Phénix - Scène Nationale	Valenciennes
3 au 7 octobre 2017	CDN Normandie-Rouen	Rouen
7-8 mai 2017	Festival Passages	Metz
10-11 février 2017	CCAM - Scène Nationale	Vandoeuvre-lès-Nancy
21 et 22 octobre 2016	Festival international des arts de Bordeaux La Manufacture Atlantique	Bordeaux
15 au 23 avril 2016	Théâtre de l'Echangeur	Bagnolet
26 novembre 2015	Festival Les Rencontres à l'échelle Friche la Belle de Mai	Marseille
27-28 mars 2015	Théâtre Denis	Hyères
19-22 novembre 2014	Festival Les Rencontres à l'échelle	Marseille
15-16 novembre 2013	Festival Les Rencontres à l'échelle	Marseille

dernière mise à jour : 05/2017

# CONTACTS

Gurshad Shaheman — [gurshad@gmail.com](mailto:gurshad@gmail.com) — 06 61 47 73 41

*Diffusion & production*

Nicolas Payet — [admin@lesbancspublics.com](mailto:admin@lesbancspublics.com) — 04 91 64 60 00

*Communication & presse*

Benoît Paquetteau — [communication@lesbancspublics.com](mailto:communication@lesbancspublics.com) — 04 91 64 60 00

« En 2010, je visite la rétrospective consacrée à Marina Abramovic au MOMA. Je suis frappé par la manière qu'elle a de répercuter l'Histoire de son pays et du monde à travers des formes très personnelles, assez épurées et toujours en mettant son corps en jeu.

J'allais rassembler tous mes outils - mon rapport à la littérature, ma maîtrise de la mise en scène, mon bagage d'acteur - et les mettre au service d'une forme différente et entièrement personnelle. »

Gurshad Shaheman

# LE PROJET

*Pourama Pourama* est l'aboutissement d'un travail au long cours mené sur trois ans. Au départ, il y avait une performance d'une heure, *Touch me*, dans la quelle je revenais sur ma petite enfance passée aux côtés de mon père dans l'Iran des années 80 pendant la guerre Iran-Irak. A l'issue des présentations publiques, j'avais comme un goût d'inachevé. Il manquait un grand pan de l'histoire : la moitié maternelle. Alors, s'est imposée à moi, l'écriture de *Taste me* où je raconte mon adolescence passée seul avec ma mère, notre exil d'Iran et mes premiers pas dans l'apprentissage du français. Mais le puzzle restait encore incomplet. Enfant dans le premier texte, adolescent dans le second, il manquait mon entrée dans l'âge adulte. J'ai alors écrit *Trade me*<sup>1</sup> : récit final qui vient clôturer cette quête d'une identité et affirmer l'apparition d'un « je » émancipé des deux figures parentales.

En novembre 2014, lors d'une présentation de maquette au festival des Rencontres à l'échelle où, pour la première fois, je donnais à entendre les trois textes ensemble, j'ai réalisé à quel point les trois pièces, bien qu'écrites dans des temporalités différentes, étaient indissociables. Il m'a alors paru évident que ce que je considérais au départ comme un ensemble de trois entités indépendantes et complémentaires n'était en réalité qu'une seule et longue pièce, chaque partie ne prenant vraiment son sens plein qu'à la lumière des deux autres. J'ai alors décidé de reprendre l'ensemble et de retravailler le lien entre les trois formes pour en faire les trois actes d'une même pièce, intitulée mystérieusement *Pourama Pourama* en référence à un passage clé du texte. L'ensemble forme un objet hybride à la croisée du théâtre, de l'installation sonore et de la performance. Dans chaque acte, la place du spectateur est repensée de manière à lui proposer une expérience sensorielle et immersive.



L'été 1982, frontière de l'Irak. J'ai 4 ans.

1: *Touch me*, *Taste me* et *Trade me* se traduisent respectivement en français par touche-moi, goûte-moi, et achète-moi.

« Nous voilà dans la Jeep sous le soleil harassant de l'après-midi.

– Tu vois cette colline, là-bas ? C'est la frontière. Les irakiens montent la garde là-haut... Tiens, tu as vu ça ?

– Quoi ?

– Le petit scintillement là-haut ! C'est le reflet du soleil dans leurs jumelles.

Je ne vois rien. Dans un sifflement strident un obus traverse le ciel et s'écrase sur la chaussée à quelques centaines de mètres devant nous. Mon père ne modifie ni sa trajectoire, ni sa vitesse. Nous roulons droit vers le point de l'impacte.

– Descends on va faire une photo.

Je descends. Une fumée grise s'élève de la chaussée éventrée. L'œil collé dans le viseur, mon père règle son Canon.

– Prends un éclat d'obus dans la main.

Le premier débris que je touche, me brûle les doigts.

– Ramasse-le !

– Mais ça brûle !

– Ramasse, ne fais pas de manière.

Sur la photo, on me voit accroupi au bord du cratère, le soleil dans les yeux, un débris noir entre les doigts. Nous reprenons notre route. Plus rien ne peut nous arriver : nous avons vaincu la mort. »

*Touch me* – extrait

# ACTE I TOUCH ME

Mon père construit des ponts et des tunnels. Son action modifie le paysage de façon définitive. Il trace des routes qui relient les villages reculés du désert iranien ou les hameaux des montagnes d'Azerbaïdjan à la *civilisation*. Pendant les huit ans de guerre qui opposèrent l'Iran à l'Irak dans les années 80, mon père travaillait au front. A portée de tirs de l'ennemi, la journée, il restait terré avec son équipe dans les tranchées, et, la nuit, il reconstruisait sans lumière les routes détruites par l'armée irakienne. J'avais 4 ans, quand il a décidé de m'emmener visiter son chantier sur le front Iran-Irak. C'était sa manière de me montrer le Monde. Il m'a toujours élevé dans l'espoir de me voir reprendre son flambeau. Mais moi, j'ai pris une toute autre voie. Ce que mon père bâtit est sensé perdurer, fait de béton, de métal et de roc. Ce que je construis est par essence éphémère, fait de mots, de lumières et de gestes.

Aujourd'hui, nous vivons non seulement sur deux continents différents mais aussi dans deux réalités disjointes. La distance géographique, culturelle et idéologique qui nous sépare me semble parfois infranchissable. Mais il en existe une autre, plus intime et bien plus difficile à nommer : celle, physique, que mon père a toujours maintenue entre sa main et mon corps. Durant toute mon enfance, je n'ai reçu de lui ni coups, ni caresse. Dans l'espace vide qui sépare sa main de mon corps s'est cristallisée l'essence même de ce que je suis. C'est cette séparation qui constitue la colonne vertébrale de *Touch me*.

J'ai imaginé un dispositif participatif. A son arrivée, chaque spectateur se voit remettre un masque à l'effigie de mon père qu'il devra porter tout au long de la performance. Puis, il pénètre dans un espace vide où huit haut-parleurs diffusent une bande enregistrée où ma voix égraine des souvenirs liés à mon père. Cette parole fragmentaire est soutenue par la composition musicale de Lucien Gaudion. Au bout d'une vingtaine de minutes, la voix se tait et je me place au milieu du public masqué. Pour continuer d'entendre ma voix, les spectateurs devront établir un contact physique avec moi. Dès que le contact se rompt, la bande s'arrête. L'auditoire se relaye ainsi dans un ballet improvisé, une sorte de rituel païen, pour mener le texte à son terme.



*Touch me.*

« Tu sais, même si je rencontre un homme, il ne me sera jamais aussi proche que toi. Tu es mon fils. Nous deux, on se connaît tellement bien, on n'a même pas besoin de parler. Un regard suffit pour qu'on se comprenne. »

*Taste me* – extrait

# ACTE II TASTE ME

Le public pénètre dans une réception. Habillé des vêtements de ma mère, j'accueille les invités dans un salon de fortune où disposés sur des tables basses ils attendent des mezzés orientaux. Au fond de la salle une cuisine de bric à broc où je vais préparer à vue un plat traditionnel iranien : un ragout de viande au citrons séchés et lentilles jaunes servi sur son lit de riz safrané. Les haut-parleurs déroulent le ruban de ma vie avec elle : notre arrivé en France, mon apprentissage du français, mes crises d'adolescence et ma tendresse d'adulte pour celle qui déjà a tant vieilli. Installé confortablement, l'invité voyage dans le temps et les Orient et même s'il pressent qu'il y a un secret, une ombre grise qui plane sur ce repas joyeux, il occulte les indices semés au fil du récit. Il pense encore pouvoir échapper à la révélation qu'il pressent terrible. Mais la révélation aura lieu. Sans cela ce ne serait pas un vrai repas de famille.



*Taste me, © Anne-Sophie Popon.*

« Mes origines fonctionnaient toujours jusque-là comme un mystère pour mes amants que ce soit les amants d'une nuit ou les compagnons d'un bout de vie. Le persan qu'ils m'entendaient parler au téléphone avec ma mère ou qu'ils m'entendaient fredonner par dessus une chanson de Googoosh était pour eux une musique impénétrable et pour moi une arme de séduction. Je jouai de mon statut d'objet de désir exotique. »

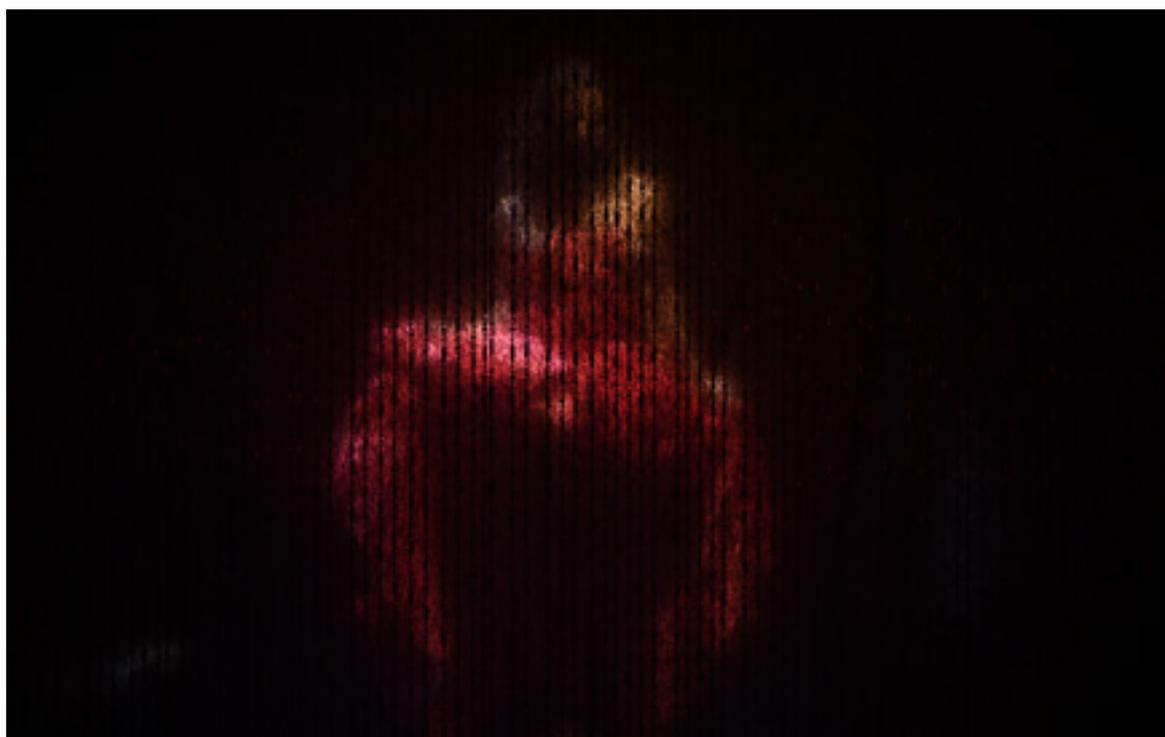
*Trade me* – extrait

# ACTE III TRADE ME

Mes parents ont modelé mon corps social et intime. Volontairement ou malgré eux, ils ont fait du trajet qui m'a mené de ma prime enfance à ma préadolescence un long apprentissage d'une dépossession de soi. A 17 ans, je vis mon premier amour. Sous le regard amoureux de mon fiancé, j'entame la conquête de mon propre corps et c'est encore sous son regard impuissant et incrédule que je pousse ma quête jusqu'aux extrêmes limites.

J'ai 19 ans quand un monsieur d'un certain âge me propose 80 francs pour un bref rapport sexuel. Je n'ai pas besoin de l'argent. Cependant, j'accepte. C'est un premier pas dans la marchandisation de mon corps. D'autres suivront. Au départ, je crois que monnayer mon corps est une manière concrète de me l'approprier : si je peux le vendre c'est qu'il est bien à moi. Mais je me trompe. La motivation des clients est rarement l'acte sexuel en soi tout comme ma motivation n'est jamais l'argent. C'est bien autre chose qui se joue lors de ces rencontres tarifées. Pour en démêler l'écheveau complexe, *Trade Me* écarte le voile et expose en plein soleil ces amours payantes jusque là calfeutrées derrière les rideaux tirés de chambres de fortune.

Au centre de l'espace, un cube en tulle gris doublé d'un rideau de perles. Le public entre et se place comme il veut autour de cette Mecque. Les projecteurs éclairent les faces extérieures du cube et le rendent totalement opaque. A l'intérieur, dérobé aux yeux du public, est restitué ma chambre d'étudiant. Une des faces du cube est trouée d'une porte surmontée d'une panneau portant l'inscription « Trade Me – 5 euros » en néons roses. En s'acquittant de cette somme, chaque spectateur peut pénétrer dans le cube et passer le temps d'un fragment de récit avec moi dans l'intimité de ma chambre. Le reste du public, à l'extérieur suit le fil de l'histoire à travers ma seule voix diffusée dans les haut-parleurs. Au fur et à mesure de la performance, la lumière s'allume progressivement à l'intérieur du cube et tire hors de l'ombre les éléments du décor et mon corps.



# PARCOURS & AXES DE RECHERCHES

Après une formation à l'ERAC (école régionale d'acteur de Cannes), j'ai travaillé comme acteur, metteur en scène et assistant notamment pour Thierry Bédard, Frederic Délias ou Gilberte Tsai. Parallèlement à mes activités théâtrales, j'ai suivi et obtenu un Master II de littérature comparée à Paris 8. Et sous le pseudonyme de Clément Marzieh, j'ai traduit du persan deux romans de l'auteur iranien Reza Baraheni pour les éditions Fayard.

C'est en 2010, à New-York que j'ai le déclic pour passer à mes propres créations. Je visite la rétrospective consacrée à Marina Abramovic au MOMA. Le choc est tel que j'y retourne trois fois de suite. Je suis frappé par la manière qu'elle a de répercuter l'Histoire de son pays et du monde à travers des formes très personnelles, assez épurées et toujours en mettant son corps en jeu. En plus de la rétrospective retraçant un grand pan de son œuvre, elle a créé spécialement pour le MOMA la performance the artist is present. Assise à une table au milieu d'un grand carré délimité au sol, elle fixe le vide devant elle. Les spectateurs sont conviés à venir s'asseoir, un par un, sur la chaise qui lui fait face à l'autre bout de la table et la regarder dans les yeux. Ce qui se joue à ce moment-là est indescriptible. Elle a réussi à matérialiser la rencontre à l'état pur. Je comprends alors ce à quoi je veux travailler. Je ne veux plus faire de la mise en scène mais de la mise en présence.

J'allais rassembler tous mes outils – mon rapport à la littérature, ma maîtrise de la mise en scène, mon bagage d'acteur – et les mettre au service d'une forme différente et entièrement personnelle. Faire exploser les carcans du théâtre, me débarrasser du personnage, de la dichotomie scène/salle, enlever tout l'artifice et casser la convention pour laisser émerger autre chose. Raconter l'intime, retracer le parcours d'une vie, passer en revue les brèches, les scissions, soulever les pansements du temps pour voir dans quel état sont les plaies et surtout questionner ma place dans le monde.

Mais pour cela, il fallait que comme à la table de Marina, le spectateur vienne s'asseoir en face de moi et darde ses yeux au fond des miens. Les objets scéniques que je fabrique sont plus à définir comme des expériences sensorielles que des spectacles. Les dispositifs que je mets en place sont assez simples formellement mais toujours d'une efficacité redoutable. La base de mon travail est autofictionnel, mais ce qui m'importe n'est pas de livrer mon histoire – qui n'est qu'une parmi des millions – mais de faire résonner cette histoire chez le visiteur à l'endroit qui lui est le plus intime. C'est pourquoi, il est toujours au cœur du dispositif. Pour que la présentation ait lieu, il est toujours obligé de s'impliquer. Tout est pensé pour que cela se fasse sans brutalité. Mes objets travaillent en douceur à rompre la tranquillité de l'autre. A la sortie, si j'ai atteint mon but, quelque chose en lui se sera déplacé.

Il y a quelques années, j'ai vu l'exposition consacrée à Munch à Beaubourg. Vers la fin de sa vie, il avait une tâche dans l'œil. Et bien, il la peignait dans le paysage ! Les seules œuvres qui me bouleversent vraiment sont celles où l'artiste propose une vision unique et très personnelle du monde. Depuis, je travaille à peindre ma toile avec la tâche que j'ai dans l'œil.

# TEASER TOUCH ME



Cliquez sur l'image ci-dessus

ou rendez-vous à cette adresse : <https://vimeo.com/162182774>

## LUCIEN GAUDION CRÉATEUR SONORE

Lucien Gaudion hybride arts plastiques et sonores et se propose d'établir une mise en adéquation optimale entre approches conceptuelles et perceptuelles. Elève en classe d'électroacoustique avec Pascal Gobin, il dirige des ateliers sur les lutheries OMNI de Patrice Moullet sous la tutelle de Guy Reibel. En Juillet 2013, il fut invité en résidence par l'association Otto-prod avec Guillaume Stagnaro à Maribor en Slovénie, où plusieurs installations visuelles et sonores furent réalisées et présentées (*Hémicycle*, *Géologie Sonore*, *Anechoïc Mandala*...). En Juin 2013, il est sélectionné pour le prix de la fondation Destellos, art science et technologie. De 2010 à 2012 il prend part à la programmation de la galerie des grands bains douches de la Plaine à Marseille, il assiste également l'artiste Mohamed Bourouissa dans le projet *L'Utopie* d'August Sander. Il participe depuis deux années au festival Reevox organisé par le GMEM dans lequel il diffuse ses pièces électroacoustiques. Il est membre d'un groupe de recherche en musiques improvisées avec Pascal Gobin depuis 2011. En 2009, il fonde le label indépendant *Daath* ainsi que la revue sonore *Ura*. Par ailleurs, il collabore régulièrement avec le théâtre. Il a notamment fait la création musicale des spectacles de Thomas Gonzalez, *Tribunes I*, en 2010, au festival Imaginez maintenant au fort Saint-Jean à Marseille ; *Tribunes II* en 2011 ; *Machin la Hernie*, en 2009 au festival Actoral à Montevideo.



## MATHIEU LORRY DUPUY SCÉNOGRAPHE

Après ses études aux Arts décoratifs de Paris et différents assistanats notamment auprès de Robert Wilson, Mathieu Lorry Dupuy crée sa première scénographie pour le metteur en scène Michel Cerda en 2008 au TNS pour Et pourtant ce silence ne pouvait être vide de Jean Magnan. Depuis il collabore notamment avec Thierry Roisin, Laurent Gutmann, Alain Béhar, Marie-Christine Soma et Jacques Vincey. Parmi ses créations récentes auprès de ces metteurs en scène : *Les Vagues* de Virginia Wolf avec Marie-Christine Soma, (2010) et *La Vie est un rêve de Calderon* avec Jacques Vincey (2012).



“Avant tout, un espace doit soutenir les acteurs, les porter, les accompagner en trouvant le meilleur rapport possible pour que le texte soit entendu. Chaque création demande une théâtralité différente qui peut être orientée vers le symbolique, l'abstraction ou l'illusion en laissant libre l'imaginaire du spectateur. Mon principal objectif est de servir la représentation.”

# POURAMA POURAMA

## EXTRAITS DE PRESSE

LES INROCKUPTIBLES 19/12/2015



### LES MEILLEURS SPECTACLES 2015 SELON LA RÉDACTION

Hervé Pons :

1. Het Hamiltoncomplex mise en scène Lies Pauwels
2. Des arbres à abattre mise en scène Krystian Lupa
3. Richard III mise en scène Thomas Ostermeier
4. Antoine et Cléopâtre mise en scène Tiago Rodrigues
5. Pourama Pourama mise en scène Gurshad Shaheman  
Epopée intime, épique, initiatique et familiale du Franco-Iranien, qui démêle et retisse les liens entre petite et grande histoire.

**les  
inRocks**  
Hors série septembre 2016



page 16

## L'enfance vive

Artiste multiforme, **Gurshad Shaheman** livre une histoire intime et bouleversante, convoquant son père, sa mère, l'Iran, la France et la littérature.

**Pourama Pourama**  
les 21 et 22 octobre à 19h, à Bordeaux  
(Manufacture Atlantique)

**J'**ai toujours cherché ma place. Je suis iranien mais de parents azéris, nous sommes turcophones. Mes parents ne parlaient que le turc à la maison. Nous vivions à Téhéran et j'ai appris le persan à l'école. La communauté azérie en Iran est l'objet de toutes les blagues : l'idiot du village est forcément un Azéri. Déjà dans ma ville natale j'étais un déclassé, je ne trouvais pas ma place.

Gurshad Shaheman vit aujourd'hui à Bruxelles. Acteur, auteur, metteur en scène, artiste de cabaret... il est à l'image de son écriture : fractal. Sans ancrage, mais certainement guidé par une bonne étoile, son parcours est une somme d'histoires bigarrées qui, mises bout à bout, le rendent terriblement romanesque.

Un parcours qu'il retrace dans *Pourama Pourama*, spectacle composé de trois parties : *Touch Me*, *Taste Me* et *Trade Me*. Longtemps après avoir été interprète, assistant de metteurs en scène, traducteur, il décide d'écrire sa propre histoire. "J'ai eu le déclic au MoMA à New York,

à la rétrospective consacrée à Marina Abramović, notamment devant le film de Matthew Aikens, *Marina Abramović: The Artist is Present*. J'ai été frappé de voir comment cette artiste répercute l'histoire de son pays et du monde à travers des formes très personnelles, épurées, mettant toujours son corps en jeu. A cette époque, j'avais déjà travaillé avec Réza Barahéni, que je considère comme le plus grand écrivain iranien d'aujourd'hui, et traduit ses poèmes qui font exploser la grammaire. Je voulais moi aussi tenter de faire exploser les codes, mais je n'y arrivais pas sur scène. En voyant Marina Abramović, je me suis dit qu'il suffisait de ma propre présence

## "quand je suis arrivé en France, j'ai très vite compris que ma survie dépendrait de mes efforts pour intégrer les normes"

*pour que ce soit intense. Il y a eu aussi Edvard Munch. A la fin de sa vie, il a une tache dans l'œil; quand il peint un paysage, il peint la tache dans le paysage parce que c'est ainsi qu'il le voit." Adulte, acceptant peut-être enfin de voir sa propre "tache", Gurshad Shaheman se lance dans un récit autobiographique composé pour la scène, une vaste épopée intime en triptyque.*

**"Un jour, un festival m'a proposé une carte blanche. Je me suis demandé quelle était ma 'tache dans l'œil', mon regard particulier et premier au monde. Je me suis retourné vers l'enfance. La question du père est venue en premier. Pendant la guerre Iran/Irak, mon père m'a emmené au front; j'avais 4 ans. Peut-être déformés, les souvenirs de ce voyage, seul avec lui, sont très précis. J'avais peur de lui, il était très autoritaire et froid, il ne me touchait jamais, sa pudeur était excessive. En écrivant, je me suis rendu compte que le nœud de notre relation était la distance physique, avec toute la symbolique de l'éloignement. Il vit en Iran, je vis ici. Il ne parle pas le français qui est devenu ma première langue..."**

Dans *Touch Me* (touche-moi), Gurshad, seul au milieu d'un espace sombre où les gens peuvent s'installer à leur guise, sert à boire et attend que l'on vienne le toucher pour que le récit de son enfance, lié à sa relation au père, s'entende et se dévide. Dans *Taste Me* (goûte-moi), deuxième partie du triptyque, c'est à sa mère qu'il se consacre, en cuisinant et en donnant à goûter une recette familiale. "Ma mère a beaucoup changé entre ma prime enfance et mon adolescence. Elle était une femme soumise lorsque nous vivions avec mon père. Il décidait de tout. Elle essayait de protester mais sa voix était immédiatement balayée. Elle a divorcé

*lorsque j'avais 11 ans et décidé de venir en France avec ma sœur et moi. Elle est aussi cette femme qui a pris ses deux enfants et quitté l'Iran avec un visa de tourisme, sans savoir ce qui allait lui arriver."*

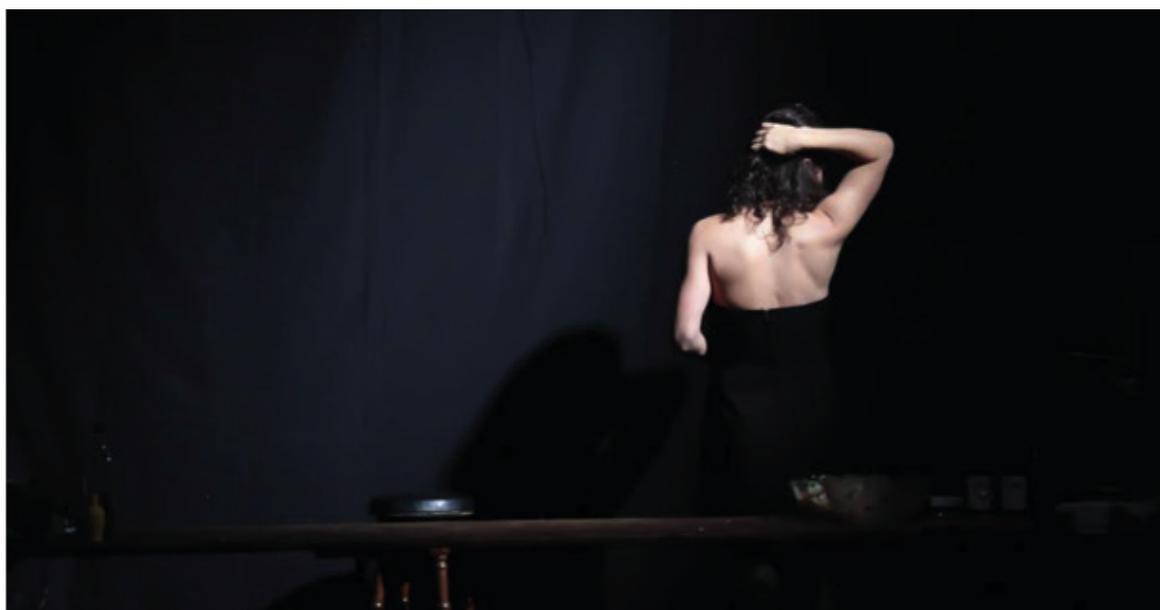
Avec *Trade Me* (négocie-moi), Gurshad consacre la dernière partie du spectacle à sa vie de jeune homme libre, fruit de cette éducation tendue entre le père et la mère, l'Iran et la France, découvrant le théâtre et son corps, mais cherchant toujours sa place.

**"Quand je suis arrivé en France à l'âge de 12 ans, j'ai très vite compris que ma survie dépendrait de mes efforts pour intégrer les normes. Je devrais la littérature, et tous les samedis j'empruntais à la médiathèque des CD de chansons françaises. J'ai fait une année de maths sup après le bac, mais mon rêve était de devenir écrivain. Adolescent, je faisais tous les concours de nouvelles en disant à mes parents que si je gagnais j'arrêterais les maths; mais je ne gagnais jamais! J'étais un garçon très introverti. Je faisais un peu de théâtre au lycée pour vaincre ma timidité, et puis j'ai passé le concours du conservatoire de Toulon par amour, c'est comme ça que tout a commencé..."**

*Pourama Pourama* est le récit d'une histoire entre l'Iran et la France, d'une enfance et d'une adolescence, d'une éducation, de la norme imposée et intégrée, et des tentatives ensuite de déconstruction d'une histoire personnelle, historique et sociale, pour se découvrir soi-même, trouver sa place. "A 38 ans, je suis au début du chemin qui est le bon. Je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été, en adéquation avec mes multiples environnements. Je ne cherche plus ma place, ça fait des vacances dans la tête..." **Hervé Pons**  
photo **Renaud Monfourny**

### « POURAMA, POURAMA » : GURSHAD SHAHEMAN, UN IRANIEN HORS-FRONTIERES AU FESTIVAL DES ARTS DE BORDEAUX

Publié par infernolaredaction le 27 octobre 2016



page 18

**Dire que « Pourama Pourama » est un choc serait affadir la nature même de « l'expérience » vécue. Double expérience que celle proposée à La Manufacture dans le cadre du Festival des Arts de Bordeaux. Celle vécue par celui qui, quatre heures et demie durant, remet en jeu l'itinéraire de son enfance iranienne gâtée par les circonstances historiques jusqu'à son exil tourmenté en France, sans rien taire de l'intime mêlé à la grande Histoire. Mais aussi celle vécue par le spectateur – la dénomination est ici inappropriée – entièrement happé et qui est invité à entrer physiquement et mentalement dans l'histoire autofictionnelle de Gurshad Shaheman dont la voix profonde, mise en relief par un micro amplificateur d'émotions, fait effet de philtre envoûtant.**

**En trois actes** – comme dans la tragédie – le performeur au charme troublant (en jean et T-shirt ou en petite robe noire, bas résilles et escarpins) nous convie à le suivre jusqu'au bout de la nuit des archives livrées par sa mémoire. Une expérience en live de cette recherche du temps perdu qui ne peut laisser sur la rive.

D'abord **Touch me (Acte I)**, au titre évocateur, se présente comme la recherche de souvenirs épars, « supportés » par quelques photos émergeant progressivement des ténèbres de la mémoire où elles s'étaient lovées. Plongé d'abord dans un noir total, on entend ce petit garçon devenu depuis adulte nous confier : « Je remonte les années... Je suis enfermé dans mon corps d'enfant, celui de la honte, celui qu'il faut faire taire... J'ai quatre ans. Mon père est parti sur la frontière iranienne. Je vis avec la guerre. Je me vis au pied de la machine à coudre de ma mère. Je suis une poupée pour mes cou-

sines. Pénuries de nourriture, alertes qui nous précipitent dans les abris, coupures d'eau. Mais moi je ne souffre pas de cela, ma vie est heureuse dans ce gynécée ». Puis, de sa voix chaude, il égrène les moments heureux de sa prime enfance, où sa jeune mère de vingt-trois ans, cheveux sans foulard, l'emmenait dans sa voiture sur les hauteurs de Téhéran, là où « les gardiens de la révolution ne montaient pas si haut ». Et puis, sa voix se trouble. Son père ingénieur revient du front. Les rires se taisent, le silence les remplace ; les légos de construction effacent la machine à coudre ; les disques « légers » de sa mère, relégués au placard, laissent place aux vinyles de moustachus à barbe affectionnés par le père. L'Iran d'avant la révolution lui apparaît alors comme un paradis perdu...

**Pause sur images sonores.** Sur le refrain des chants révolutionnaires, nous sommes invités à boire un verre... Puis

le récit reprend. La mémoire se fait plus haletante, plus chaotique mêlant plusieurs périodes. Se détache celle où son père l'emmène avec lui sur le front... Sa mère lui manque. Son père lui interdit les pleurs. Nuit de cauchemar dans les containers sans lumière. Soleil harassant des après-midis. Obus qui traversent le ciel dans un sifflement strident. Et ce père qui le confie inconsidérément au gardien... L'interdit le plus lourd pèse sur la nudité. Aucun moment de tendresse, ne serait-ce qu'un simple contact entre les peaux du père et du fils.

Touch me, en lettres géantes, apparaît, accompagné du commentaire « A défaut de contact physique, cette performance s'arrête dans une minute ». Tour à tour, l'un d'entre nous répondra à cette invitation de « toucher » le performeur, comme si ce contact corporel (le bras, le pied, la tête...) était le baume qui réparait ce qui avait fait défaut à l'enfance. Le ré-

# INFERNO

cit reprend... Raclées données par son père à l'adolescence, ce corps qu'il faut contraindre et surtout ne pas montrer. « Ma pisse, ma merde, mes larmes, n'ont pas le droit de couler... Rien ne doit sortir par le haut du corps, comme rien ne doit entrer par le bas... Grosse inflammation « à six heures »... Je fais fonctionner mon corps dans les deux sens. Je suis libre... ». Projection de mots chargés d'une intensité émotionnelle à fleur de peau, projection de photos de l'enfant tenant une mitraillette et de l'adolescent au corps gracile. Eclats brisés de mémoire vive.

**Taste me (Acte II).** Nous nous sommes maintenant transportés dans le grand hall de cette ancienne Manufacture de Chaussures transformé pour l'occasion en salle à manger. Assis par petits groupes derrière des tables basses, nous sommes conviés à goûter une spécialité iranienne préparée devant nous par Gurshad, et arrosé de vins servis par lui. Dans une petite robe noire seyante et chaussé d'escarpins (la tenue de sa mère à qui est dédié ce repas), tout en nous informant des rituels culinaires de son pays, il nous parle de la figure centrale de cette mère, contrainte à abandonner ses ambitions universitaires du fait de la nouvelle constitution iranienne basée sur la charia. Il nous confie son attachement à elle et sa méprise à lui sur le sens des paroles d'une chanson de Patricia Kaas qui passait en boucle (les hommes qui passent... pour un mois, pour un an), entendues comme « pourama, pourama » (titre donné au spectacle). Cette mère qu'il affectionnait tant – et la réciproque était tout aussi vraie – qu'il en épousa les désirs jusqu'à se laisser, lui, troublé par la beauté d'un steward auquel elle n'était pas insensible. Par la suite – il a à peine quatorze ans – il tombera amoureux de Jean-Louis, l'amant de sa mère au sexe amputé, qui l'initiera au plaisir des caresses.

**Trade me (Acte III).** Autre déplacement exigé par le commerce de soi. On est maintenant dans l'espace des représen-

tations de la Manufacture, la salle où sont donnés habituellement les spectacles. Mais là le dispositif n'est pas frontal, ce n'est en effet pas de « spectacle » dont il s'agit mais d'une expérience d'une autre nature qui se poursuit. Répartis autour de l'espace central occupé par une « pièce » dont les cloisons, en partie translucides, sont constituées de tentures orientales jouant avec le montré-caché, nous avons vue sur cette backroom dans laquelle le performeur va collectionner les rencontres masculines. Maelstrom de désirs à fleur de peau...

Xavier, pour lequel il abandonne les bras d'une fille, Xavier et les affres de la jalousie. Pierre, l'homme aux voitures de luxe. Le deuil d'un grand amour, celui de Xavier, l'annonce d'un départ... Et puis, à Cannes où il vient d'être reçu au concours d'art dramatique, la rencontre d'Hassan, le choc... Jusque-là les frontières de son intimité étaient préservées : le français était la langue de la drogue et des clients tarifés, l'iranien celle de son enfance. Tout s'effondrait d'un coup, le passé remontait à la surface comme le surgissement dans sa vie présente de quelque chose pouvant s'apparenter à la violence du retour du refoulé... Les plaies du torse de ce jeune soldat iranien tué qu'il faut laver avant de l'ensevelir... Les amants défilent, leurs voix solitaires résonnent dans sa nuit... Les insanités d'usage... Tout s'entremêle.

Et puis Julien, le RG amoureux... Hassan à nouveau... Hassan et les immenses yeux verts de sa femme qui l'ont reconnu lui, Gurshad, comme « sa rivale » dans la villa luxueuse des hauteurs de Cannes où il a été convié par son amant... Une villa payée avec les pétrodollars et les diamants cousus dans les manteaux de la première diaspora ayant fui le régime du Chah... Raffinement de la cuisine iranienne, parfums capiteux et violence des sentiments... Et puis Sébastien, qui a honte de sa nudité d'infirme... Son téléphone est devenu un outil d'asservissement... Le chantage à nouveau d'Hassan, sa brutali-

té physique et morale... Un petit monsieur timide, comme une marionnette de bois flotté, sa bouche contre la sienne, le goût d'une écorce morte... Six années plus tard, l'appel d'Hassan pour dire combien la chair fraîche est bon marché en Iran où il est retourné après son divorce... Une autre rencontre... Ses démons semblent s'être endormis... La déesse veille sur son sommeil.

Nous participons totalement à cette épopée effrénée où le sexe est tout à la fois objet de plaisir et d'asservissement. En effet chacun ayant reçu un numéro aux portes de la salle, se voit invité à rejoindre le performeur dans sa backroom pour peu que son numéro s'affiche. Au début on retient son souffle, espérant ne pas être désigné par le sort, très vite on souhaite ardemment l'inverse... Des jokers sont accordés pour pouvoir, même sans numéro gagnant, tenter l'expérience.

Ces trois actes successifs constituent une expérience unique qui immerge dans les strates et plis secrets d'un homme-artiste-écrivain-performeur hors norme qui conjugue l'exigence d'un travail théâtral pensé dans ses moindres détails (rien n'est laissé au hasard, les lumières, les sons, la scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy qui abolit les limites entre l'acteur et les spectateurs) à celle d'une langue d'une pureté envoûtante. Happé par ce voyage sans concession au pays d'une enfance iranienne marquée par la guerre, l'amour d'une mère, la froideur d'un père, voyage suivi d'une installation en France où les amours tarifés dans la backroom sont partagés sans tabou, chacun est pénétré par l'authenticité de cette expérience vécue aux confins de l'intime et de l'universel. Un moment d'exception à la rencontre d'une vérité sans fard.

Yves Kafka

crédits photos : Anne-Sophie Popon

## ***Gurshad Shaheman : un inoubliable voyage sensoriel aux racines de l'intime***

Écrit par Julie Cadilhac le lundi 24 octobre 2016

Nous sommes à la croisée du théâtre et de la performance. Le triptyque "Touch Me", "Taste Me", "Trade Me", fruit de plusieurs années d'écriture et de recherche, s'est joué d'abord par morceaux. Quatre heures trente de spectacle s'annoncent. Appréhension. Pourtant, lorsque la lumière se rallume à la fin, comme lorsque l'on prend congé d'une belle rencontre, on serait bien resté davantage en compagnie du captivant Gurshad Shaheman qui nous regarde dans les yeux! Sa voix le précède. Empreinte de sensualité et de légèreté grave.

**Touch Me.** Gurshad Shaheman évoque la figure paternelle, empêtrée dans des représentations masculines archaïques et une pudeur telle qu'elle désoriente et blesse l'enfant qui témoigne et l'adulte qui se souvient: " Des lèvres qui n'embrassent rien d'autre que du vide." Ce manque de masculin sera une quête perpétuelle. La suite des volets confirme cette analyse psychanalytique, même si elle n'est qu'une lecture à laquelle on ne peut pas seulement réduire ce passionnant travail introspectif et artistique.

**"Les effusions de sentiments lui sont insupportables.**

**Je le vois qui arpente la place. A la perspective de l'étreinte imminente, son corps se crispe. (...) Son corps a parlé pour lui, malgré lui."**

Une voix off (qui n'est autre que celle du comédien) nous propulse naturellement à Téhéran. Si Gurshad est physiquement présent sur le plateau, il n'existe pour l'instant que dans les mots du souvenir et le contact que lui offrent les spectateurs. L'évocation de ce père qui "supervise des chantiers à la frontière irakienne" s'opère en parallèle de la mise en place des réalités politiques et militaires de l'Iran.

**"La guerre est une donnée parmi d'autres. (...) Tant qu'elle ronronne, on vaque à nos occupations."**

**"L'Iran avant la Révolution m'apparaît comme un paradis perdu.(...) Je ne comprends pas pourquoi mes parents ont tant oeuvré à abolir cette fête."**

**Taste Me** se focalise sur la figure maternelle, aux rêves brisés par la contraction d'un mariage à l'âge de dix-huit ans et l'Histoire de son pays natal soumis à un régime totalitaire et islamiste radical. Gurshad cuisine tandis que la voix off poursuit son récit autobiographique. Tandis que les papilles se délectent des saveurs du plat préparé, on entend le quotidien d'un enfant bercé par des musiques orientales et françaises, l'on découvre les transgressions à la loi opérées dans l'intimité des maisons et s'invitent de nouveaux personnages dans la poursuite d'une adolescence moins préservée...jusqu'à l'anecdote finale avec Jean-Louis, en guise de dessert, qui dérange nos estomacs.

**"Pour ma mère, les humiliations d'ici-bas sont bien plus importantes que les menaces de l'au-delà."**

**Trade Me.** L'on se concentre maintenant davantage sur le produit des deux identités précédemment décrites. Qu'est Gurshad au sortir de l'adolescence? Une somme complexe de désirs contraires, d'ambitions peu définies et contrariées. Dans ce volet, on perçoit d'abord la teneur tragique de la fatalité : nous sommes le résultat contingent d'un vécu sur lequel nous n'avons eu, nous n'avons et nous n'aurons jamais de prise. De ce bagage affectif, culturel, historique, social et familial, nous tirons un moi aussi multiple que balotté. Celui de Gurshad, déraciné et s'opposant plus ou moins consciemment à la figure du père, se noie dans les amours tarifés, se renie dans une passivité décisionnelle et s'efface dans des étreintes d'amants éphémères. Les mots savamment choisis évitent le vulgaire et le sordide, ne font percevoir qu'un cri étouffé. Conclusion et aboutissement d'une époque. Le chemin à parcourir ne fait que commencer, l'individu poursuit sa construction...La fin annonce une rédemption.

tion, une sublimation, une transcendance. Que l'on constate puisqu'on est au centre d'un dispositif artistique. Plutôt que d'utiliser "le rituel des larmes", l'individu a choisi d'autres armes pour se protéger de l'absurdité et des douleurs de l'existence.

**"Je ne suis que la coupe dans laquelle tu ne bois que le nectar de la faute."**

Si le premier volet se vit pour le spectateur avec une bienveillance complice et attentive face à un performer qui partage avec lui ses photographies et ses anecdotes du passé, déjà l'on perçoit la réelle volonté de cette géniale mise en scène de nous impliquer...pour mieux nous embarquer, titiller au plus haut notre empathie, secouer nos représentations et nos clichés, nous faire glisser progressivement dans le rôle d'un spectateur-acteur qui touche Gurshad pour réactiver ses souvenirs, qui se laisse séduire par sa démarche chaloupée, ses moues séductrices et son regard de braise et qui aura envie de traverser le rideau de perles... Oui, Gurshad Shaheman n'est pas qu'un écrivain talentueux, aux mots aussi poignants que percutants, aux im-



ages au pouvoir voyageur et à la capacité de faire renaître des mondes disparus. C'est également un interprète au charisme troublant. Lorsqu'il est vêtu d'une robe de femme pour cuisiner et servir le repas, sa sensualité enveloppante et espiègle déstabilise. Sa capacité à toucher le public est impressionnante : chaque spectateur volontaire - ou désigné par le hasard - devient malgré lui un élément sensible dans cette quête de lui-même.

Cette pièce en trois actes est à applaudir également pour ses divers dispositifs : les accompagnements sonores choisis, flirtant souvent avec l'intimité feutrée d'une lumière tamisée, sont particulièrement pertinents . La scénographie s'adapte à la perfection à l'ambiance désirée. Dans "Trade me", ce carré-alcôve, pans de tissus que caressent des rideaux de perles roses, assorti de lumières savantes, suffit à exacerber les sens ; le fait de deviner ce qui se trame, en transparence, crée le trouble chez le spectateur qui, tétanisé à l'idée d'être désigné au début du processus, souhaiterait vivement y entrer ensuite. Brillante métaphore technique qui crée la frustration et rappelle sans doute à quel point la vie est loin d'être limpide.

**"Pourama, Pourama"** est le récit d'un être déraciné et en proie à de multiples culpabilités qui ont tissé une toile dans laquelle le prisonnier n'oppose pas de résistance. Au fur et à mesure des volets, Gurshad nous fait réaliser l'importance de la sensorialité et du charnel dans notre construction personnelle...Nous sommes faits des caresses de nos parents, de nos amants, des plats que nous mangeons, des frissons qui nous parcourent et lui qui a ressenti la fragilité de l'existence au coeur de la menace de la guerre exprime peut-être avec plus de vécu et donc d'acuité cette urgence de vivre malgré tout. De sentir et de ressentir. Au gré donc de multiples expériences sensorielles partagées ( toucher, manger, écouter, boire), cette pièce nous invite à la fois avec douceur et sans tabou à un voyage autobiographique où l'on est placé au centre du dispositif. Une autopsie à coeur ouvert où l'émotion de l'Histoire se vit au travers de la lucarne d'une destinée individuelle. Un témoignage à la portée stomacale simple comme le refrain d'une chanson de Samantha Fox, de François Feldman ou de Patricia Kaas. On conclura par une phrase de l'auteur-interprète : "Il y a des visages qu'on n'oublie pas". Celui de Gurshad en fera partie désormais.

**"Cela me prendra des années de prendre le contrôle de mon corps."**

### «TOUCH ME, TASTE ME» : LE DIPTYQUE DE GURSHAD SHAHEMAN AUX RENCONTRES A L'ECHELLE

Publié par infernolaredaction le 20 novembre 2013



**Touch me & Taste me, de Gurshad Shaheman / Bancs Publics, Marseille, aux Rencontres à l'Echelle, Marseille / 15 et 16 novembre 2013.**

**Une chanson de Googoosh la grande chanteuse iranienne des années 70, un cabaret avec sa boule à paillettes et de petites tables basses de récupération où des bols d'humour et des verres attendent les invités : Taste me de Gurshad Shaheman est l'un des deux volets d'un diptyque sur ses origines iraniennes. Il est consacré à la mère quand Touch me l'est au père.**

Gurshad Shaheman est acteur. A sa sortie de l'ERAC, il rencontre le metteur en scène Thierry Bédard qui travaille alors avec l'auteur iranien Reza Bahareni et devient le nouveau traducteur de ce dernier, tout en collaborant au travail de Thierry Bédard, entre autres.

L'an passé, Sabrina Wedjman programma Gurshad Shaheman dans son festival Zoa à la Loge (Paris), pour lequel il créa Touch me. Cette année, c'est Julie Kretsch-

mar qui l'invite à créer aux Rencontres à l'Echelle des Bancs Publics (Laboratoire d'expérimentations artistiques) qu'elle dirige : Taste me est né.

**La place de l'autre.** Pour Taste me, Gurshad Shaheman nous accueille en travesti, simplement mis d'une petite robe noire décente et d'une étoile d'inspiration perse, nous servant le vin. Comme pour Touch me, le texte est donné par enregistrement, de sa voix propre, avec un travail de la bande son très fin, signé Lucien Gaudion. La création sonore de Lucien Gaudion se fait l'écho de mouvements sismiques internes ou évoque comme filtrées des atmosphères traversées par le récit de vie, donnant un relief hypnotique à la voix de Gurshad Shaheman. Dans Touch me, même dispositif sonore mais pour un autre dispositif scénographique en déambulatoire. Chaque spectateur se voit remettre un demi-masque à l'image du père, démultipliant ainsi le fantôme de cet homme quelque part absent. Le récit relate comme il fut incapable de toucher son petit garçon, figé dans son rôle qu'il

était, brutal, et comme effrayé de montrer ses émotions. Bien des années plus tard, en France pour se faire soigner de ce qu'il redoute être un cancer, ce père devra se dénuder devant son fils qui sert de traducteur au médecin ; sous le coup de son humiliation, se craquelera son masque aux yeux d'un fils qui est déjà devenu un autre depuis son inscription européenne.

**Tourbillons.** Gurshad Shaheman signe là deux textes au romantisme enfoui. Un romantisme narratif qui donne au récit une teinte d'humour et qui aussi émane de sa propre personne en travesti dans Taste me. Le travesti racontant toujours les légendaires figures qu'il vénère, en révélant les failles de ces adorables. Ce décalage, cette poésie romantique, fleurissent aussi une culture orientale prompte à la légende mais déjà perdue. Sous le tendre sourire de Gurshad Shaheman en hôtesse maternelle nous préparant le plat préféré de sa mère, sous l'élégance de sa démarche à talons hauts, il y a l'ombre d'un visage endeuillé par la perte du monde perse de son enfance, monde autrefois



si vivant et moderne. Apparaît un visage fondu dans la plénitude d'une tristesse qui ne se défend plus d'elle-même, ce visage qu'il expose à certains brefs moments les yeux perdus et qui offre comme un miroir où nous égarer. Cela donne toute sa grâce à son personnage de travesti dont la légèreté aux autres moments n'est ainsi nullement superficielle – ni même feinte comme dans la plupart des numéros de travestis. Ici, cette légèreté est la grâce d'un désespoir qui a été plus loin, de quelqu'un qui a traversé des gouffres et qui peut-être a intériorisé l'orient qui, au fond, n'existe peut-être que comme horizon, aurait-il compris. Le corps est silencieux comme après certaines choses trop difficiles à dire, car impartageables comme certains voyages dont on revient exilé. La voix enregistrée donne résonance à cette intériorité qui se retourne sur elle-même et habite l'espace scénographique, donnant au décor cabaretique sa dimension autre. Ce qui s'évoque en même temps que cette histoire, c'est le poème du récit d'une identité qui s'est recréée, sur le fil d'une liberté, telle un funambule.

**Autofiction.** Les deux textes ont la forme singulière d'une autofiction où le vécu est restitué à travers une trame narrative non chronologique avec des chiasmes temporels, des mémorations de l'enfance enchassées dans des bribes de récit d'adolescence et du début de la vie de jeune homme, le tout réécrit pour redonner au récit son imaginaire romantique, celui finalement d'un Ulysse décalé qui raconte un anti-périple dont il n'est pas revenu (aussi au sens de ne pas en croire ses yeux). C'est à la naissance d'un personnage que Gurshad Shaheman travaille, non pas d'un héros ou d'un fake mais, d'un autre lui-même via une réappropriation de l'identité pour sortir de l'histoire et surtout de l'Histoire subies – d'un autre lui-même qui s'inscrit dans un devenir, dans une réinvention de soi. En fond, se trame l'histoire tragique de l'Iran et son basculement dans un régime autocratique et faisant de la femme que fut sa mère un sous-homme. On entend l'histoire de ce destin qui fut fauché par la révolution des ayatollahs et qui vit son avenir d'avocate rayé de la carte et éprouva un divorce qui la laissa comme asexuée ou excisée, tandis que ses camarades moururent torturés ou disparurent dans des prisons sans portes.

**Pas de Je qui ne se départisse de l'Histoire.** C'est dans l'entremêlement entre petite et grande histoire que la voix de Gurshad Shaheman se fraie une voie et s'approprie une place autre que celle qui lui était assignée. Une voix modulée par une myriades d'inflexions sensibles où perce le léger humour romantique de la narration. L'exil chez lui est politique mais il est aussi devenu sexuel à l'intérieur même de l'Occident. Cette homosexualité qui le marque s'exprime ici dans son travesti qui a la particularité de demeurer barbu ; cette figure étrange devient presque évocatrice des chevelus guerriers grecs anciens, si j'ose dire. Elle a quelque chose de bien plus complexe que l'expression d'une simple envie d'être femme ou même d'un désir de garder en soi la mère sacrifiée. Si dans *Touch me*, la composante homosexuelle de son identité est moins l'objet du récit que celle du tourment d'un amour muet pour le père inaccessible, dans *Taste me*, elle en est le cœur. Comment dès l'enfance, cette identité prend conscience d'elle-même, à la faveur d'un voyage en France et de la rencontre d'un ami français de la famille, et comment elle se reconnaît en cet ami et en même temps trouve une reconnaissance chez ce dernier qui déclenche l'affirmation de soi à travers celle d'un improbable désir inconvenant. Récit qui n'est pas sans extraordinaire : le lien avec cet ami de famille l'amène à en découvrir le secret tragique, secret sexuel. Le récit se déplace vers quelque chose d'intemporel et de mystérieux ; comme si pour qu'un sujet advienne, il fallait à l'aventure de la vie le hasard d'une rencontre avec un être frappé par la fatalité qui deviendrait par cela même initiateur. On est là aux antipodes de l'idée libérale si occidentale du sujet qui, par ses propres liberté et rationalité, pourrait choisir voire créer sa vie à son gré (le « self made man »). Le travail sur l'identité que propose Gurshad Shaheman est sans transcendance idéaliste ; il est une réécriture d'un destin : il passe par l'écriture de soi – la marge de liberté ici est celle d'un courage à faire face à la monstruosité du désir.

**Rituels profanes.** Ce travail d'invention de soi n'a rien d'une création ex nihilo. Il rappelle la « politique de l'autofiction » de Chloé Delaume qui cherche à redonner au Je sa puissance de mouvement, pour contaminer le lecteur : « Au lecteur de savoir où se situe son Je, et quels

sont ses moyens de le faire advenir. » (in *La Règle du Je*, PUF, 2010, p. 82). Les dispositifs des deux performances de Gurshad Shaheman proposent cette orientation par une contamination sensorielle. Dans les deux cas, soit dans *Taste me* quand Gurshad Shaheman prépare et sert le repas tandis qu'au moment de la dégustation collective et du début de la digestion, il raconte son histoire d'homosexuel, soit dans *Touch me* quand il nous demande de venir le toucher d'une manière ou d'une autre pour que le récit se continue après nous avoir offert un cocktail un peu encourageant et s'être placé parmi nous impassible, il y a bien un dispositif initiatique. Un dispositif d'incorporation ou un dispositif de toucher où le désir d'entendre se dévoile. Dispositifs qui ont la valeur de rituels contemporains profanes, à rebours de tout rituel théâtral conventionnel. Une forme qui invite le spectateur à retrouver les morceaux épars de son propre Je et à chercher à tâtons sa propre voix, en écoutant celle de Gurshad Shaheman qui s'en fait médium. Dans *Touch me*, les positions des spectateurs, très souvent assis aux pieds de Gurshad Shaheman, composent comme des piétons ou des figures d'anciens tableaux. Le personnage de Gurshad Shaheman en vêtements ordinaires, exposé, devient celui d'une idole thaumaturge, non sans humour. Ici, on joue.

A travers son exil bien réel dans une autre langue, dans une autre histoire, dans une autre vie, Gurshad Shaheman construit la métaphore d'un autre exil, celui de tout Je qui s'élabore en s'extrayant de son histoire subie. Le monde est toujours déjà un peu derrière soi, semble-t-il nous dire, mais et alors ? Son sourire et l'élégance de son hospitalité dans son petit cabaret des milles et une nuit fait de riens nous passent tout le courage pour continuer à être, de même que l'offrande de lui-même dans *Touch me*. Dans l'ambivalence de cette figure homme / femme qu'il compose dans un récit partagé, il nous invite à nous tourner vers des modes d'être où les passages, où les passations se font fluides.

Mari-Mai Corbel

crédits photos : Barbara Laborde

● Inferno summer 2014

l'on stage |

# GURSHAD SHAHEMAN

«Je» est androgyne...



**Gurshad Shaheman**, acteur et traducteur par ailleurs, a commencé à créer des performances il y a deux ans. Un projet qui témoigne d'un rapport au monde qui en passe par un rapport au corps intime. Un projet courageux car rien n'est plus sujet à malentendu que de partir de l'intime, du biographique donc, que de travailler l'autofiction et c'est ce que Gurshad Shaheman fait.

Le mot « autofiction » est déjà en littérature l'objet d'un tel procès récurrent, inculpé de narcissisme odieux... Le juste débat sur l'autofiction porte plutôt sur la question de savoir si l'écriture de l'écrivain en fait le médium d'un corps intime ou pas. Il s'agit de mettre en scène l'élaboration d'un « je » suivant l'hypothèse qu'elle est la condition à la possibilité d'une prise de parole, donc d'une prise de position, donc d'une action ou d'une activité dans le monde. Les œuvres autofictionnelles ont pour effet de transmettre alors ce désir d'un « je », de contaminer l'intime de qui reçoit l'œuvre, de la convoquer. Une politique du « je », une politique de l'art, et c'est là bien plus politique que des œuvres plus directement contestataires de l'ordre du monde. Au théâtre, qui est aussi une foire aux vanités, l'autofiction est encore plus difficile à faire résonner, tant la voie autofictionnelle peut cacher un narcissisme en souffrance. Mais c'est aussi là que cette politique du « je » peut se déployer pleinement, en corps, par la condensation de la parole et du corps. *Touch me* et *Taste me* en sont l'illustration magnifique.

La mise en « je » de l'intime, chez Gurshad Shaheman, met au jour un espace partage, un espace commun, public, entre lui et les spectateurs et entre les spectateurs, au travers des performances à annotation participatives. Dans *Touch me* qui regarde le rapport au père dans la petite enfance, les spectateurs se voient remettre un masque à l'image du père de Gurshad Shaheman et ont la possibilité de venir toucher ce dernier, qui reste immobile, exposé, s'ils veulent que continue son histoire qui est enregistrée et diffusée.

Dans *Taste me* qui raconte plus le rapport à la mère, Gurshad Shaheman nous reçoit dans un petit cabaret-restaurant, nous sert du vin et des plats qu'il cuisine, toujours sur le principe de la diffusion de son récit, de la séparation du corps et de la voix ou la mise en scène d'une voix intérieure, celle la plus intime avec laquelle chacun se parle en secret. L'écriture de Gurshad Shaheman est de l'ordre du récit autofictionnel, résolue à travers une trame narrative non chronologique avec des chasmes temporels, des mémorations de l'enfance enchassées dans des bribes de récit au présent, ou de l'adolescence et du début de la vie du jeune homme pour *Taste me*. Paradoxalement l'énergie, la tension, la temporalité dramatique viennent d'un accent narratif quasi romanesque, qui est porté aussi par des chansons iraniennes ou turques. Ulysse raconte un périple dont il n'est pas revenu, aussi au sens de ne pas en croire ses yeux, tant la constitution de son identité et l'émergence de son « je » est lié à l'exil.

A douze ans, arrivé en France avec sa famille fuyant la révolution des Ayatollahs, Gurshad Shaheman se jette à corps perdu dans le français, dans la culture française, pour pouvoir rester et rester. L'exil chez lui est politique mais il devient aussi sexuel en devenant adulte et en prenant conscience d'une homosexualité. Dans *Taste me*, le travesti de Gurshad Shaheman a la particularité d'être barbu : cette figure étrange devient évocatrice d'un monde indo-européen perdu, d'un



monde enfout, celui où les contraires n'étaient pas séparés, celui où souffrance et plaisir allaient ensemble. Un autre monde. C'est depuis là que Gurshad Shaheman regarde le monde. Le récit autofictionnel n'est pas un procès, ni une analyse, mais qu'un voyage vers soi-même, un voyage sans fin, sans cesse relancé. Un troisième volet est en préparation, *Trade me*. « Je souhaite évoquer comment je me suis approprié mon corps », précise Gurshad Shaheman.

Mari-Moi Corbel

## Entretien avec Gurshad Shaheman

**Inferno :** Comment en êtes-vous venu à concevoir ces deux performances ?

**Gurshad Shaheman :** Sabrina Weldman m'a fait la proposition en 2011 pour le festival ZOA. Cela a été dans la continuité de mon parcours. Je suis acteur. Je dis les mots des autres, je travaille avec des gens que je n'ai pas forcément choisis, je porte des costumes qui ne sont pas les miens. J'ai fait des mises en scène en sortant de l'ERAC, un Lagarde, un Copil mais ça me frustrait aussi. Parallèlement j'ai eu un lien à l'écriture très vite, en devenant le traducteur de Reza Baharini. Mais le déclic, c'est une exposition de Marina Abramovic à New York. Elle racontait un rapport au monde. J'ai cherché à savoir par où passait mon propre rapport au monde. Au bout d'un moment, c'est l'image de mon père qui s'est imposée, mon père qui m'a emmené à 4 ans au front pour me montrer la guerre. Il y avait l'exposition de Edvard Munch à Beaubourg. Munch à la fin de sa vie avait une tâche dans l'œil. Or il peignait cette tâche. Du coup, l'endroit d'où il regarde le monde devient extrêmement sensible dans l'œuvre. Et c'est cela - une vision absolument personnelle et intime du monde transparent dans l'œuvre - qui me bouleverse. J'ai voulu travailler à comment mon histoire vécue et l'histoire subie impactent mon intimité. Comment le monde et son bruit se répercutent dans mon corps et comment les éléments extérieurs se réorganisent et se réinventent dans l'intimité de mon cerveau.

**Vos performances ont une qualité sensorielle. Dans *Touch me*, vous mettez même en scène le désir du spectateur d'entreprendre moi aussi de toucher. Et dans *Taste me*, nous dégustons une spécialité iranienne que nous nous avons mijoté.**

Il fallait que j'implique le corps du spectateur, que je le mette à l'endroit de ce dont je parle. Dans *Touch me* le contact est essentiel, puisque je parle d'un corps que mon père ne touchait pas, du rapport très embarrassé que mon père a à son propre corps. Et dans *Taste me*, ça parle de ce secret sexuel que vous évoquez dans votre texte critique, le gustatif n'étant pas loin du sexuel. Dans les deux, on croit entrer dans une

● Inferno summer 2014

| on stage |

bio et on est emmené dans une autre histoire, celle du corps, de l'intime, qui est plus anonyme qu'on ne le croit. Mais ce glissement ne peut être supportable que s'il s'insère dans une atmosphère qui a quelque chose d'une fête. Mon histoire peut être dure comme beaucoup d'autres mais ça raconte comment je me suis construit avec des choses difficiles. Il n'y a pas de règlement de compte avec mon passé. Il y a aussi un travail sur la douceur, sur l'intériorisation pour le spectateur. J'ai séparé ma voix et mon corps pour rendre possible de me regarder, de projeter sur moi l'image d'une mère ou d'un père.

*Comme une absence à soi aussi ?*

Où, forcée ou inconsciente. En tout cas, pas un soi unifié. Parce qu'on ne se connaît pas quand on est enfant.

*Dans Taste me on ne doute pas de voir une créature féminine alors même que tu as un visage barbu. Dans ce que représente l'androgyne, avec ses origines indo-européennes, c'est comme si vous faisiez apparaître une figure archaïque, une réconciliation du féminin et du masculin sans lutte.*

Il se s'agissait pas de singer ma mère. La moitié de moi c'est elle. On est tous à 50% de femme et à 50% homme. C'est une fatigue aussi devant ce qu'on entend. Jospin par exemple pendant le mariage gay qui assène que le monde est « structuré entre hommes et femmes ». Toute cette bêtise. On est bien plus complexe que ça. Ce n'est pas parce que je porte une robe, que je dois mettre du rouge à lèvres. Ce n'est pas un brouillage des signes, c'est plus un retour aux origines, comme vous dites. Bizarrement, plus je fais les choses simplement et au plus proche de moi, et plus je me rends compte combien je deviens subversif.

*Où c'est un autre réagencement, c'est politique, dans ce monde indo-européen avec ses vieilles légendes, qui racontent l'arrivée du monde historique, c'est ce moment où on sépare les choses.*

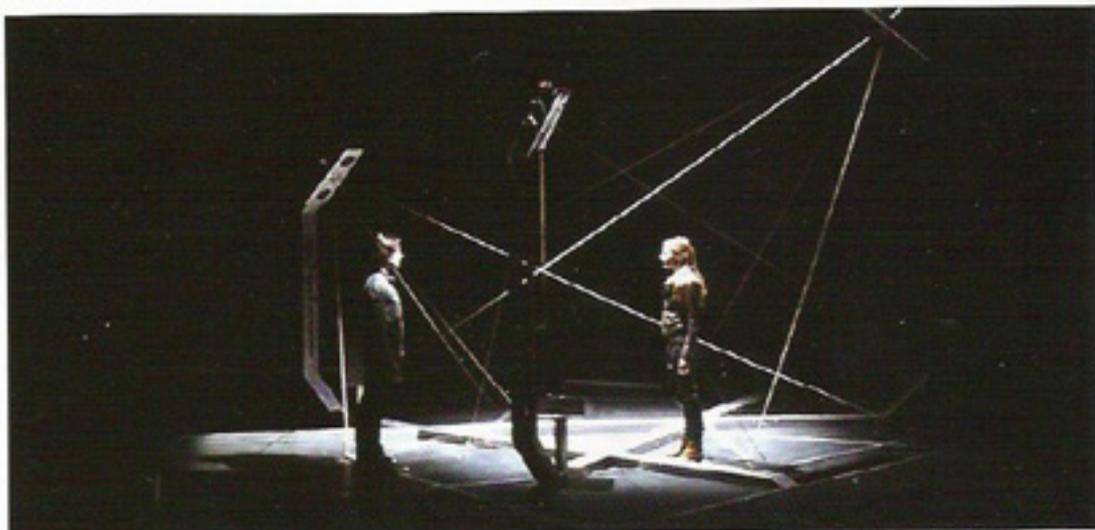
L'homme/la femme, le bien/le mal, ces schémas religieux qu'on nous inculque distonctionnent. Je vois ça aussi depuis la langue persane où il n'y a ni féminin ni masculin et même à la troisième personne. Le mot désigne aussi bien un homme qu'une femme, les adjectifs ne s'accordent pas.

*Ce qui se dégage, c'est un léger, dans le texte, « romantisme enfoui ». Dans l'écriture même, il y a un ton de l'ordre de la mythologie personnelle. Il y a là du jeu entre soi et « je ».*

J'ai été l'interprète, l'ami et le traducteur de Raza Behareni. J'ai pu voir comment sa vie était transposée dans ses livres, et en même temps rien n'est comme cela s'est produit. Il travaille beaucoup à construire sa mythologie. Il y a du jeu. Même si le matériel de base est ma propre vie, à la fin c'est un matériau. Je réfléchis à comment je fais résonner les choses. Par exemple, je fais correspondre la révolution iranienne et l'accident de voiture de ma mère. Alors que dans les faits, ils ne sont pas arrivés ensemble. Mais ce n'est pas un moyen de me débarrasser de mon histoire encore une fois, mais de mieux ressentir les choses.

Propos recueillis par Marl Mai Corbel

Photo Boris Wlasko



## LES LETTRES *françaises*

Anaïs Heluin Mai 2016

### La possibilité d'un « je »

L'autofiction est un baromètre parmi d'autres de la liberté d'expression. Si en Occident elle est depuis son invention dans les années 1970 l'objet de débats récurrents, elle ne fait pas partie du champ des possibles en Iran. Surtout si le « je » qui cherche à s'exprimer sort du cadre autorisé par la République islamique. S'il revendique son appartenance à une minorité. *Pourama Pourama*, de Gurshad Shaheman, n'aurait pu voir le jour en Iran. Pas même sous sa seule forme littéraire. Sans formuler cet impossible, le comédien et metteur en scène le donne à appréhender à travers un triptyque. Grâce à trois dispositifs singuliers, entre théâtre, installation sonore et performance, il décline dans « Touch me », « Taste me » et « Trade me » la difficulté à se dire sur un plateau.

Il questionne, comme les titres l'indiquent, les rapports narrateur/spectateur suscités par le récit intime qu'il livre par fragments, sans hésiter à en pointer les zones malsaines. Les tentations exhibitionnistes d'un côté. Voyeuristes de l'autre. Écrit en français, *Pourama Pourama* est le fruit d'une adaptation de l'auteur à sa nouvelle existence imposée par la révolution des ayatollahs, que ses parents ont fuie alors qu'il n'avait que douze ans. Si cette vie française lui permet de raconter son homosexualité sur une scène, le spectre de la transgression traverse son récit. Sa langue simple et belle. Car c'est elle qui prime. En voix off, elle occupe seule les dix premières minutes du spectacle. Lorsque l'artiste apparaît enfin pour servir aux spectateurs des vodkas fraise, elle continue de défiler en voix off, coupée de son corps. Les trois parties du spectacle sont alors autant de tentatives pour recréer du

lien entre présence physique et narration. Pour réparer la faille créée par l'exil.

Dans « Touch me », Gurshad Shaheman exige des spectateurs qu'ils viennent le toucher pour que l'histoire de son enfance se poursuive. Récit – toujours en voix off – des premières expériences sexuelles et des relations mère-fils, « Taste me » se déroule pendant un repas où l'auteur et acteur se donne symboliquement à manger au public. « Trade me », enfin, décrit une période de prostitution. Dans une cage semi-opaque, Gurshad reçoit un par un les spectateurs qui le désirent. Il parle, cette fois. À travers cette progression du lien entre corps et texte, *Pourama Pourama* dessine la conquête d'un « je ». La construction d'une identité riche d'un ici et d'un là-bas. Ingénieusement mise en scène, l'instrumentalisation de l'Autre nécessaire à cet édifice ne va jamais jusqu'à faire violence.

Gurshad Shaheman a beau exposer son intimité, il laisse en effet le choix à chacun de s'en emparer ou non. Si on ne peut parler de partage – le spectateur ne livre de lui que sa proximité physique –, il y a dans cette performance-fleuve une grande douceur dans la manière de narrer le domaine de l'intime. Gurshad Shaheman a beau mettre en avant les mécanismes qui régissent son rapport au public, il parvient à envelopper celui-ci de sa fiction pétrie de réel. Des chants de Googoosh aussi, qui rythment avec bonheur la soirée.

Anaïs Heluin

*Pourama Pourama*, de et avec Gurshad Shaheman.  
Vu à L'Échangeur, à Bagnolet (93).



« (...) **Gurshad Shaheman** nous convie lors de trois performances dans lesquelles il se met en jeu, lui et ses racines. Dans les premiers actes, la parole se fait par l'entremise d'un enregistrement, tandis que Gurshad partage avec nous sa présence. Dans *Touch me*, il est surtout question de sa petite enfance en Iran avant la révolution, dans le gynécée familial, en l'absence du père. Or, cette douceur originelle bercée par les légendes ancestrales contraste avec la dureté de l'autoritarisme religieux et paternel qui suivront. Le temps d'avant la révolution s'apparente à un paradis perdu, et cerné par les règles ; Gurshad développe une honte vis-à-vis de son corps que son père n'ose effleurer. Il fait alors appel au public qui doit le toucher pour que le récit continue. Ironie du sort, c'est plus tard que se nouera chez le docteur l'intimité avec le père malade.

Changement de décor et de dispositif pour *Taste me*. Ambiance cabaret pour les spectateurs invités à table à déguster les spécialités culinaires du comédien. On boit et l'on mange tandis que d'une robe et de talons vêtue, il s'affaire aux fourneaux. La lumière est cette fois sur sa mère, jeune fille indépendante rêvant d'être avocate, finalement mariée à 19 ans et dont les ambitions seront brisées avec l'avènement de la charia. Pourtant, un divorce et un exil à Lille plus tard, celle-ci aura finalement réussi son émancipation. Cette partie décrit aussi les premiers émois sexuels de Gurshad, en guise d'introduction au troisième et dernier morceau de la trilogie. *Trade me* voit Gurshad s'adresser au public directement. Évoluant d'abord autour d'une salle cubique, il y entre ensuite pour mieux raconter ses frasques et ses passes. Les spectateurs, invités un par un à pénétrer dans l'antichambre de sa vie intime, écoutent et figurent ces épisodes amoureux et échanges financiers. Gurshad prend la peau de la diva Gougoush : pas une martyre, mais une sainte.

Trois récits composant sa personne, livrés sans fausse pudeur mais avec délicatesse et un aplomb splendide.

Rendez-vous en janvier pour la suite du périple sur la même ligne de foi...»

Barbara Chossis

- Ça veut dire quoi « pourama pourama » ?
- Quoi ?!!
- « Pourama pourama », ça veut dire quoi ?

*Taste me* – extrait



## CONTACTS

PRODUCTION  
FESTIVAL LES RENCONTRES À L'ÉCHELLE  
LES BANCS PUBLICS  
04 91 64 60 00  
[WWW.LESBANCSPUBLICS.COM](http://WWW.LESBANCSPUBLICS.COM)

GURSHAD SHAHEMAN  
06 61 47 73 41  
[GURSHAD@GMAIL.COM](mailto:GURSHAD@GMAIL.COM)